

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 97

Artikel: Nansen : à la recherche du Pôle Nord
Autor: Jecker, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NANSEN

à la recherche du Pôle Nord

Une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la science au 19^e siècle, c'est bien celle où sont racontés les efforts qui ont été tentés pour explorer les régions voisines du pôle nord, se frayer une voie à travers des remparts de neige et de glace presque infranchissables, pour arriver à ce point mathématique que nous appelons le pôle nord.

Malgré les fatigues inouïes que de courageux explorateurs se sont imposées, malgré les sacrifices énormes en argent et en vies humaines qui ont été faits, on n'est pas encore parvenu à atteindre le but tant désiré. Le 13 mai 1882 Lockwood s'est avancé jusqu'au nord du Groenland; il est arrivé à 83° 24' 5" de latitude septentrionale. Son expédition a coûté 125 000 francs; on a dépensé 1.250 000 francs pour le sauver et l'on a eu la perte de 18 hommes à déplorer. Le 7 avril 1895, Nansen est parvenu à 86° 14' de latitude et plus heureux que Lockwood, il n'a perdu aucun des hommes de son équipage. Mais ni l'un ni l'autre n'ont atteint le pôle nord. Lockwood en est resté éloigné de 748 kilomètres et Nansen de 340 kilomètres.

Le champ de glace qui reste à explorer, sur lequel 2 ou 3 audacieux ont à peine posé le pied est aussi étendu que la moitié de l'Europe. Mais le mystère qui couvre ces lieux que l'œil de l'homme n'a pas mesurés et que son pied n'a pas foulés attire puissamment l'esprit humain. Il y a là une grande inconnue à chercher et l'on ne se reposera qu'après l'avoir découverte. « Nous arriverons au pôle, a dit Markham, et c'est de l'Angleterre qu'on y arrivera. »

Feuilleton du Pays du Dimanche 18

L'anneau d'argent

La vieille mère sera si contente d'avoir une bru comme toi ! Et, ajouta-t-il à voix basse comme s'il révélait l'existence d'un trésor, sais-tu, ma Victorine ? J'ai dans une cachette quelques écus pour nous mettre en ménage, l'acheter des coiffes neuves, une croix en or, tout ce que tu voudras !

— Oh ! mon Pierre ! s'écria la marquise comme éblouie.

— Eh bien, dis-tu oui ?

— Je ne dis pas : non ; mais il me faut y penser et puis attendre la fin de cette guerre maudite.

La première partie de cette prédiction se réalisera dans un avenir plus ou moins éloigné, après un nombre de déceptions plus ou moins grand. Sera-ce un Anglais qui, le premier, triomphera des obstacles accumulés ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L'obstacle principal qui arrête les voyageurs, ce sont les glaces qui s'étendent, même au mois d'août et de septembre, jusque vers le 77^e degré de latitude, quelquefois au-delà, quelquefois même jusque vers le 70^e degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'aux côtes de l'Asie et de l'Amérique. Le point de l'Océan boréal le plus favorable à la navigation, c'est l'espace compris entre la Norvège, le Nouvelle-Zemble, le Spitzberg et l'Islande. Dans ces parages, la mer réchauffée par le courant qui vient du golfe du Mexique reste quelquefois navigable, même en hiver, jusqu'au Spitzberg, c'est-à-dire jusqu'au 80^e degré de latitude. Partout ailleurs elle se couvre d'une couche de glace qui a jusqu'à 15 ou 20 mètres d'épaisseur, et quelquefois davantage encore. En été la couche de glace se brise jusqu'au 77^e et même jusqu'au 80^e degré pour former des bancs de glace que la mer charrie de tous côtés et au milieu desquels le navigateur est obligé de se frayer un passage. Ces bancs ont parfois des lieues d'étendue. La mer transporte aussi des vraies montagnes de glace dont la neuvième ou la dixième partie à peine émerge de l'eau et qui atteignent jusqu'à cent mètres d'élévation au dessus de la surface de l'océan. Ces montagnes de glace proviennent des glaciers, de ceux du Groenland surtout. Le Groenland avec ses 2500 kilomètres de longueur et ses 1100 kilomètres de largeur est une immense fabrique de glace. Les glaciers arrivent jusqu'au bord de la mer. Là, d'immenses morceaux se détachent, sont emportés par les flots et se mettent à voyager comme des ruisseaux. Cela nous donne une idée des difficultés contre lesquelles,

dans ces froides régions, le navigateur est obligé de lutter.

Sur la côte occidentale de l'Amérique ces glaces flottantes arrivent jusqu'au 40^e degré, jusqu'à New-York. Elles sont écartées des côtes de l'Europe septentrionale par le courant d'eau chaude qui, parti du golfe du Mexique, coule entre l'Islande et l'Europe et s'avance d'un côté, jusqu'au Spitzberg et de l'autre côté, jusqu'à la Nouvelle-Zemble.

Il y a 1000 ans et plus, la Suède, la Norvège et le Danemark étaient habités par un peuple qui portait le nom de Normands ou d'hommes du Nord. Les Normands étaient de hardis navigateurs, des pirates qui pendant plusieurs siècles infestèrent toutes les côtes de l'Europe, celles de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne et même de l'Italie. Montés sur leurs petites barques, ils ne craignaient pas de s'aventurer bien loin en pleine mer. En faisant leurs expéditions en Angleterre, en Ecosse et dans les Orcades, ils découvrirent les îles de Shetland qui sont à 80 kilomètres des Orcades, puis les îles Far-Oer qui sont à 280 kilomètres des îles Schetland. En 861, le pirate Nadbok fut jeté par une tempête sur les côtes de l'Islande, grande île située à 490 kilomètres des îles Far-Oer et à 700 kilomètres des côtes de l'Ecosse. Cette île fut colonisée immédiatement par les Normands qui la trouvèrent déserte, disent les uns, qui, selon d'autres, massacrèrent les rares habitants de même race que ceux de l'Ecosse. Enfin, vers 986 le norvégien Erik Raudi aborda une terre que des naufragés islandais avaient aperçue déjà auparavant, qui est située à 250 kilomètres à l'ouest de l'Islande et qui reçut le nom de Groenland. Des islandais s'y établirent sous le gouvernement d'Erik à côté des Esquimaux qui déjà occupaient ce pays. Le Groenland a, comme nous l'avons dit, environ 2500 kilomètres de longueur sur 1100 de lar-

quelques pas d'eux, enlevait dans son bec une brindille légère.

— Il va faire son nid, sans songer à la guerre ni à rien, qu'à élever sa couvée.

— Mais, lui, il n'a ni patrie, ni roi, ni religion !

— Dieu ne veut-il pas que, si la guerre et ses malheurs prennent des hommes, d'autres familles viennent pour les remplacer ?

— Peut-être as-tu raison, mon pauvre Pierre, dit la marquise tristement.

— Alors, qui t'empêche de dire oui, et de te marier avec moi ? Est-ce que tu penses que tu ne peux pas avoir d'amitié pour moi ?

Et son visage, à cette pensée, redevenait sombre et anxieux.

— On ne demande pas aux filles de dire si elles vous aiment, Pierre, ça se devine.

Elle dit cela avec un ton de coquetterie et un si charmant sourire que le pauvre gars faillit

Elle pensait trouver là un excellent prétexte pour se tirer d'embarras.

— Pourquoi ? pourquoi attendre cela ? Puisque tu ne crains pour personne ?

Un flot de larmes brûlantes faillit jaillir des yeux de M^{me} de Lescure. Ah ! si le pauvre gars avait pu se douter combien étaient cruelles ses paroles ! Rien ne pouvait faire sentir davantage à la marquise l'étrangeté de sa situation. Elle dit d'une voix douce :

— Pierre, je ne peux pas penser au mariage, qui est la grande fête de la jeunesse, quand je sais que la guerre fait périr tant de fils, tant de promiss, tant de jeunes maris !

— Mais, qu'est-ce que cela nous fait, ma Victorine ? Si nous nous aimons, c'est tout. On ne vit que pour ça aux champs, sans se tourmenter de tout ce qui est loin. Tiens, regarde, ajouta-t-il, regarde ce pinson.

Et il désigna du doigt un petit oiseau qui, à